

## UNE EXCURSION

DANS

## l'Amérique du Sud

LE BRÉSIL.

(Suite.)

La voiture type à Rio, celle qui est la plus répandue, est le cab à deux roues ou le petit tilbury dont je viens de parler : l'on s'y installe à côté du cocher, souvent propriétaire, quelquefois nègre et toujours sans tarif. Libre à vous, étranger, de discuter avec lui le prix en portugais ! Mais ce n'est pas tout : modèles de suspension, ces petits véhicules ne connaissent pas d'obstacles et ne modèrent jamais leur allure : ils coupent en tous sens les rails des tramways, ne respectent pas les trottoirs, peu les piétons et vous balottent au plaisir. S'il est quelque fossé ou solution de continuité dans le pavement des rues, le conducteur se donne un grand air d'importance, ramasse ses rênes, vous regarde, chasse la mule qui franchit au galop... et la voiture passe à la grâce de Dieu, retombant pile ou face, mais le plus souvent face. C'est on ne peut plus amusant quand ce n'est pas très-dangereux. Heureusement, on peut souvent se passer de ce moyen de locomotion ; car le Brésil est vraiment la patrie des tramways : on les rencontre partout. Ils marchent avec une régularité parfaite, et l'on ne peut que s'incliner devant la haute façon dont est comprise leur administration. Rio, d'abord, puis Buenos-Ayres et New-York sont les trois villes du monde qui en contiennent le plus. Leurs voitures sont attelées de fortes mules que nègres et mulâtres manœuvrent avec une remarquable adresse. Coquettement installées et construites, ouvertes, fermées, pour fumeurs, pour non fumeurs, se suivant sans intervalle appréciable, elles roulent sur double voie partout et souvent toute la nuit. Elles devaient obtenir un immense succès dans une ville où la chaleur et le pavé rendent la marche pénible, où l'habitant, naturellement mou, aime à se faire ramasser et conduire.

Aussi ces omnibus sont-ils remplis d'échantillons de toutes les classes de la société : l'on y coudoie des négresses comme des ambassadeurs. Mais que les gens économes et rangés ne s'imaginent pas d'y monter quand la distance n'en vaut pas la peine ; car le système adopté est le prix uniforme, quoique minime, sur tout le parcours, lequel embrasse parfois jusque huit et dix kilomètres. Ce système est-il le meilleur ? Je l'ignore ; mais les entrepreneurs des tramways de Rio font de brillantes affaires ; ainsi les actions primitives de la principale section, émises à 500 francs, valent aujourd'hui 2500, donnant un intérêt moyen de 168 p. c. à leurs joyeux mais rares détenteurs.

Quoique ces chiffres soient assez éloquents par eux-mêmes et me dispensent d'en citer d'autres, à ceux qu'intéresseraient les profits que peuvent faire, à dix sous la place,

quelques-unes de ces lignes, je dirai que cette même société, qui en exploite trois, bénéficie chaque jour d'une moyenne de sept à huit mille francs, et les dimanches et fêtes de douze à treize mille.

On le voit, d'après la peinture sévère, mais fidèle, qui vient d'en être faite, la capitale de l'Empire n'offre pas, en elle-même, toutes les ressources ni tous les agréments qu'on serait en droit d'en attendre. On y remarque sans doute des monuments clair-semés et nombre de jolies églises ; mais, sauf quelques anciens couvents, ces monuments n'ont rien, dans leur ensemble ni dans leurs lignes, qui attire particulièrement le regard ou captive spécialement l'attention.

D'autre part, au contraire, partout où l'architecte a confié à la nature prodigue et au sol généreux la réalisation de ses plans, les plus petits ouvrages sont devenus des chefs-d'œuvre, et l'on ne peut se défendre d'une réelle admiration devant tous ceux où la végétation joue le principal rôle. Parmi les squares et jardins, d'ailleurs trop rares dans l'enceinte même de la ville, se trouve un parc d'une dizaine d'hectares seulement, qui, sous le modeste nom de *Passeio publico* [promenade publique], s'est acquis, à bon droit, une grande célébrité. Ce n'est, d'un bout à l'autre, qu'une immense serre à ciel ouvert où se pressent, dans un ordre parfait, les plus riches comme les plus rares produits de la végétation des Tropiques : le parc est dessiné à l'anglaise, agrémenté de pelouses, pièces d'eau, ponts et canaux, et pourvu de bons chemins sablés, aboutissant à une terrasse sur la mer. Le palmier-nain, le palmier-éventail et mille autres plantes indigènes forment, sur les gazons, les plus riches bouquets ; et, comme si ce n'était point assez de ce ravissant coup-d'œil, des autruches, des casoars et d'autres animaux bizarres, mais familiers, errent curieux à vos côtés, semblant des promeneurs qui partagent avec vous les enivrements du grand air et de la liberté.

C'est encore cette végétation luxuriante qui fait le principal charme des faubourgs et des environs de Rio. Là, les allées sont toutes bordées de palmiers, de manguiers, d'orangers ou de bananiers ; les bambous forment de gracieux bouquets et de jolis berceaux à l'entour de villas qu'enlacent ou recouvrent des fleurs et des plantes de mille espèces ; entr'elles se distingue avant tout la feuille rouge du *Papagaio* [perroquet].

Et que dire de l'endroit qui paraît, à lui seul, résumer toutes ces merveilles et les étaler sur une vaste superficie dans un des sites les mieux choisis des environs ? C'est le Jardin Botanique. On suit, pour s'y rendre, un délicieux parcours dans de profondes vallées qui, de la baie, vont rejoindre la mer. Ce jardin tant vanté et d'ailleurs soigneusement entretenu offre tout d'abord au regard deux grandes allées de palmiers qui se coupent à angle droit. Plantées de dix en dix mètres, ces 200 immenses colonnes, qu'on dirait taillées au ciseau mesurent au delà de cent pieds d'élévation chacune, et rien ne contrarie leur parfaite régularité. Quoique peut-être un peu froid, le coup d'œil est imposant, grandiose et, j'en crois, unique au monde. Citons encore une avenue d'arbres dont le nom m'échappe, mais qui ressemblent à de grands citronniers et qui, jusqu'à quelques mètres du sol, poussent leurs racines dehors. Rien de curieux comme de voir ces dernières, à claire-voie